



En moins de temps qu'il ne le faut pour le dire, ils étaient saisis, ligottés et baillonnés (page 495).

suffi pour attirer toute la bande de ces damnés thugs. Nous les aurions eus tous sur le dos !

— Sur le dos et autour du cou !

— En effet, il est probable qu'ils vous auraient étranglés aussi.

— Et vous pas ?

— Non, un sort plus terrible nous attendait... Ils nous auraient torturés, et tués ensuite, pour nous apprendre à ne plus nous mêler des affaires des blancs.

— C'est un moyen radical, opina Limiet... Je ne sais comment vous exprimer assez ma reconnaissance et celle de tous nos compagnons.

— La chose est parfaitement inutile... je n'ai fait que me conduire d'après les ordres du gouverneur... Et je n'ai fait que mon devoir.

— Sans vous, le Rossai était un cadavre !

— Sans doute, car vous n'auriez jamais pu savoir où se trouve le temple des étrangleurs !

— Qu'allez-vous faire de ces gens-là ?

— Des étrangleurs ? Rien !

— Comment, rien ?

— Vous me comprendrez in médiatement... Le grand prêtre a une influence énorme et beaucoup d'Hindous résidant à Bombay sont des thugs... Il serait dangereux pour le gouvernement de s'attaquer à eux !

— Je le comprends, mais entretemps le nombre des victimes de ces misérables ne fera qu'augmenter ?

— Il se peut... nous aurons soin de surveiller attentivement les allées et venues des prêtres, mais c'est tout ce que nous pouvons faire !

Ils entraient dans la ville, et le Rossai fut conduit auprès de Faringha, le médecin hindou. Celui-ci examina la gorge du jeune homme, qui dormait encore.

— C'est une victime des étrangleurs ? fit-il.

Et sur la réponse affirmative du domestique du gouverneur.

— Je m'en suis aperçu immédiatement, poursuivit-il... Le garçon peut s'estimer heureux, car il n'y a rien de dérangé dans sa gorge... Dès qu'il se réveillera, faites lui prendre une couple de gorgées du liquide que je vais vous donner... Il se sentira oppressé, durant une couple de jours, et ensuite tout sera dit.

Il ouvrit un placard, en retira un vase en porcelaine chinoise, et le tendit à Taupin :

— Une livre, fit-il.

Limiet lui donna deux pièces d'une livre et le médecin, s'inclinant, le conduisit jusqu'à la porte de sa demeure.

Le Rossai fut porté au Wellington hotel et le lendemain, lorsque Soudity et ses camarades montèrent à bord du Victoria, le jeune homme était complètement rétabli.

— C'est pour la première, mais aussi pour la dernière fois que j'ai fumé de l'opium, fit-il.

— Dans le bois, tu aurais pu fumer une tout autre pipe ! fit Taupin. Monsieur Limiet est arrivé à point nommé !

Le Rossai saisit la main de Limiet et la pressa vigoureusement.

— Je n'oublierai jamais cela, fit-il.

— Bah ! Bah ! répondit Limiet, n'en parlons plus ! Je te suis reconnaissant de m'avoir fourni l'occasion de prouver que je ne suis pas un mauvais détective !... Et tout est bien qui finit bien !...

Chapitre 39.

Le gamin des rues et la bouquetière.

Il se passa quelque chose à bord du Victoria qui, sans doute ne s'est encore jamais passé sur un navire quelconque.

A Bombay, Mister Steadily avait reçu une lettre de Miss Victoria Donsdeele, dans laquelle celle-ci lui disait qu'elle souffrait beaucoup de son absence prolongée, et que son état nerveux la menaçait d'une longue maladie, à moins de changement rapide.

Aussitôt, l'Anglais décida de ne plus toucher terre que pour prendre du charbon et des provisions de bouche, et de faire toute vapeur pour l'Angleterre.

Il télégraphia sa décision à Miss Victoria. Mais l'idée d'une maladie possible de sa fiancée le préoccupait tellement, qu'il avait oublié de dire le principal au capitaine, notamment l'endroit où il devait se rendre ! Il s'était borné de lui dire de poursuivre le voyage.

Le temps était délicieux et par une belle matinée, le vapeur entra dans la rade de Calcutta. Le capitaine se dirigea vers Monsieur Steadily et lui dit :

— Monsieur, nous sommes arrivés à Calcutta.

— Bien.

Mais il sembla ne comprendre le capitaine qu'après lui avoir répondu.

— Où sommes-nous arrivés, dites-vous ? demanda-t-il, croyant avoir mal compris.

— A Calcutta.

Il n'en pu croire ses oreilles.

— Où cela ?

— A Calcutta, comme j'ai eu l'honneur de vous le dire.

— Etes vous devenu fou ?

Le capitaine crut que l'Anglais se trouvait dans ce cas.

— Et pourquoi, Monsieur ?

— Répétez moi de quelle ville il s'agit... Il y a-t-il deux Calcutta dans l'Inde ? Mais parlez !

— Non, monsieur, il n'y qu'une ville de ce nom ! La capitale ! Elle est située à 22° 34, latitude nord, à l'embouchure du fleuve Ugli !

— Et c'est là que nous sommes à présent ?

— Oui, monsieur. Pourquoi ?

— Et nous venons de Bombay ?

— En effet.

— Et vous n'êtes pas aux fers ?

— Moi, monsieur ?

— Parce que vous êtes fou, fou à lier...

Monsieur Steadily s'était redressé.

Il se trouvait devant le commandant abourdi, levant les poings au-dessus de sa tête.

— Je ne sais pourquoi je ne vous casse pas la tête.

— Mais qu'ai je donc...

— Ne vous avais je pas donné la direction à suivre ?

— Oui, Monsieur.

— Ne vous ai je pas ordonné à Bombay de poursuivre la route ?

— C'est que j'ai fait !

— Vers l'Europe ?

— Monsieur Limiet a changé le voyage !

— Limiet ?

— Il m'a dit d'aller à Calcutta, et de là à Bombay.

— Oui, lorsqu'il était fou !

— Vous ne m'avez pas dit de considérer l'ordre de Monsieur Limiet comme non existant.

Monsieur Steadily regarda le capitaine, qui, persuadé d'avoir rempli ses obligations et n'avoir fait que son devoir, n'avait rien perdu de son calme.

Les lèvres de l'Anglais tremblaient fébrilement. Il ne parvenait pas à articuler, de fureur et de regret. Finalement il éclata :

— Ane bête !... Et moi qui croyais que nous approchions la mer Rouge !

— Vous ne m'avez rien dit, Monsieur.

— Partez !

— Je n'ai point mérité de...

— Sortez, vous dis je.

Le capitaine sortit de la cabine. Lorsqu'il se fut éloigné, le calme revint dans le cœur de Steadily, et il dut avouer qu'en effet il eut dû donner des ordres plus précis au capitaine. Les ordres que lui avaient donné Limiet, lorsqu'il était en fuite avec le diamant, n'avaient pas été retirés, en effet.

Le Victoria se trouvait donc à Calcutta.

Le bâtiment avait rebroussé chemin à toute vapeur au lieu de poursuivre sa route. Et Miss Victoria l'attendait avec impatience.. elle allait en faire une maladie s'il ne revenait bientôt. Était-il donc écrit qu'il ne reverrait pas sa fiancée de sitôt ? En tout cas, la colère n'avancait pas les choses, d'autant plus que Steadily s'avoyait ne pas être irresponsable du retard.

Lorsqu'il revint sur le pont, et qu'il adressa la parole au capitaine, qui s'attendait à se voir congédier, il était très calme et très poli.

— Prenez à bord tout ce qu'il faut. Nous partons dans l'après midi.

— Bien, monsieur. Personne ne peut quitter le bord ?

— Les hommes de corvée seuls.

— Compris.

Tous les voyageurs s'étaient promis de rester à bord, mais lorsque les matelots descendirent à terre, Jeannot et Taupin décidèrent de les accompagner, avec Limiet, pour voir un peu la ville.

— A trois, fit Limiet, l'on court moins de dangers qu'à deux.

— Ne nous accompagne-tu pas ? demanda Jeannot au Rossail comme celui-ci ne soufflait mot.

— Non, merci, fit celui-ci, J'ai mal à la tête et vais me coucher.

— Ce sont l'opium et les étrangleurs qui le retiennent à bord, fit Taupin.

— Il a raison, l'on ne doit pas se fourrer deux fois dans un même guépier.

— Allons plutôt admirer Calcutta.

Jeannot, Limiet et Taupin se rendaient à terre pour visiter quelque peu la ville.

Le hasard joue un grand rôle dans la vie de l'homme. Cette visite imprévue à Calcutta allait donner une tout autre orientation à la vie de Jeannot. S'il n'avait pas quitté le bord, toute sa vie eut été modifiée.

C'était écrit.. comme eut dit Tarara.. Tandis qu'ils se promenaient le long des rues, ils rencontrèrent une jeune fille qui portait un panier rempli de fruits, qu'elle offrait en vente aux passants. Comme elle apercevait les étrangers, elle s'approcha d'eux et leur dit en anglais :

— Achetez-moi quelque chose, je vous en prie..

— C'est ce que nous allons faire, dit Jeannot, la petite me fait songer à ma jeunesse.

En entendant que les étrangers ne parlaient point l'Anglais, la petite vendeuse leur dit, cette fois en un français impeccable :

— Achetez moi quelque chose, messieurs, je vous en prie.

— Ah ! fit Taupin, en français, vous parlez le français, mon enfant ?

— Etes-vous Français ?

— Oui, répondit Taupin. Je suis Parisien. J'y ai été élevé du moins, car je n'y suis point né.

— Et moi de même, fit la jeune fille. Ma mère était française.

— Comment êtes-vous arrivée ici ?

— Ah ! Messieurs, c'est toute une histoire... et je perds mon temps ici, ce qui m'expose à recevoir une bonne raclée à la maison, car il faut que je rapporte une couronne, cet après-midi, et je n'ai pas encore reçu un farthing... Achetez moi donc quelque chose.

Jeannot, en patois liégeois, s'adressa en wallon à Taupin.

— La petite m'inspire beaucoup d'intérêt. Elle doit habiter chez des gens qui l'exploitent... C'est ce que notre soi-disant père faisait de Louis et de moi. Je voudrais en savoir plus long.

— Qui sait si elle ne nous raconte pas des blagues ?

— C'est ce qu'auraient dit les gens, à qui j'aurais raconté mon histoire !

— En effet !

— Bah ! Taupin, donne-lui une couple de couronnes, et demande lui de revenir ici, dès qu'elle aura remis l'argent chez elle. Je désire savoir qui elle est... Fais-moi ce plaisir.

— Si tu le veux...

Taupin mit deux pièces d'argent dans la main de la petite et lui dit.

— Vous serez bien accueillie à la maison, à présent, hein ?

Les beaux yeux noirs de la fillette scintillèrent de joie.

— Je vous remercie, à présent, l'on me laissera la paix durant toute la journée.

— Nous voudrions apprendre à vous connaître mieux ! Habitez vous loin d'ici ?

— À cinq minutes.

— Et vous laissera-t-on repartir, dès que vous aurez remis l'argent ?

— Assurément. Dès qu'ils ont mon argent, ils ne se préoccupent plus de moi. Et pourvu que je sois revenue le soir, pour aller vendre mes bouquets... et alors je puis rester partie jusqu'à l'aube, à condition de rapporter une couronne, sinon !...

— Bien. Allez vivement à la maison, et revenez ici, nous vous attendons.

— Et pourquoi ? demanda la petite, en regardant Taupin avec méfiance.

— Je vous étai déjà dit, nous vous ferons connaître votre histoire.

— Elle n'est pas amusante et ne peut vous inspirer de l'intérêt.

Jeannot prit la main de la jeune fille et lui dit d'une voix douce :

— Revenez bientôt... je vous assure que votre histoire m'inspirera beaucoup d'intérêt.

Un moment, la bouquetière regarda le jeune homme, et le visage de celui-ci sembla lui inspirer de la confiance.

— Je serai ici dans dix minutes.

Et elle s'éloigna en courant.

Jeannot la suivit des yeux jusqu'à ce qu'elle eut disparu dans une rue de traverse.

— Quelle drôle d'histoire !

— En effet, c'est un cas bien étrange, fit Limiet. Qu'avons nous à nous mêler de l'histoire de cette belle enfant ?

— Elle a séduit Jeannot, avec ses beaux yeux ! fit narquoisement Taupin.

— Non, vous ne pouvez pas comprendre pourquoi une fille des rues peut m'inspirer de l'intérêt, parce que vous n'avez jamais été des gamins des rues, comme moi ! Moi, j'ai été, à l'occasion, combien de privations et d'angoisses respire cette douce petite figure...

— Pourvu qu'elle ne nous attire pas dans une fumerie, fit Limiet.

— Pour nous vendre aux Thugs, ajouta Taupin.

— Celui qui n'accompagne pas les gens vers une pareille fumerie, n'aura pas à courir ce danger, fit remarquer Jeannot.

Et, après avoir réfléchi quelques moments :

— Disons-nous ici, ou à bord ?

— Disons en ville, fit Taupin, nous avons tout le temps.

— En ce cas, je propose d'inviter la petite à dîner.

— Bien, quant à moi.

— Le ciel sait depuis combien de temps elle n'a plus mangé à sa faim.

— Il doit y avoir bien de misère parmi la populace !

— Je m'en doute ! fit Limiet. Des centaines de gens meurent de faim.

— Je crois, fit Taupin, que nous attendrons longtemps encore. La petite sorcière ne reviendra pas.

— Qui sait comment elle se moque de nous et de notre bénévolé intervention !

— C'est possible, fit Jeannot, mais je suis persuadé du contraire. Cela me ferait beaucoup de peine si elle ne revenait point.

— Tu auras souvent de la peine, si tu continues à avoir confiance en des gens que tu ne connais point, fit philosophiquement Taupin.

— Et si tu as confiance en des gens que tu connais, fit Limiet, tu n'auras pas non plus à t'en vanter toujours.

— La voilà ! s'écria Jeannot, plein de joie.

Et en effet, la petite fille s'approchait d'eux.

— Je ne l'aurais pas cru, fit Taupin. Je m'en réjouis, puisque cela te fait plaisir.

La bouquetière s'était approchée d'eux et leur dit :

— Me voici ! ils ne m'ont pas même demandé où j'avais cherché les deux couronnes, qui, je dois le dire, ont été déjà converties en whisky... J'aurai une journée fort calme car, lorsque je reviendrais, «ils» cuveront leur boisson.

— Quels sont-ils, ces «ils», demanda Jeannot.

— Ah oui, vous m'avez dit de revenir pour entendre mon histoire, fit-elle. Cela sera vite fait et j'aurai tôt fait de gagner mes deux couronnes.

— Avez-vous déjà dîné ? demanda Taupin.

— Dîné ?.. Dîné ?.. Je ne sais plus ce que c'est. S'il y a des restes, on me les jette ! S'il n'y a rien de trop, je dois m'en passer !

— En ce cas, accompagnez-nous, fit Jeannot, nous devons encore dîner. Vous ne pouvez d'ailleurs raconter en rue tout ce que vous avez à nous dire.

— Allons, fit Limiet, car j'ai faim.

— Mais où pourrions-nous faire un bon dîner ? fit Taupin.

— Nous découvrirons bien quelque chose en route ! fit Jeannot.

— Au port il y a de grands hôtels.

— Allons donc au port.

Ainsi dit, ainsi fait.

La petite bouquetière marchait au côté de Jeannot. Ni l'un ni l'autre ne soufflait mot... La jeune fille était rêveuse et se demandait pourquoi ces étrangers voulaient connaître sa courte histoire. Si Jeannot n'avait pas été là, elle ne serait pas revenue, et n'eût certainement pas accompagné les étrangers. Mais le jeune homme lui inspirait confiance.

En un seul moment, une intense sympathie était née en elle pour lui. Et de pareilles sentiments occupaient, au même moment, notre jeune ami. Il avait rencontré souvent déjà de petits garçons et des jeunes filles qui vendaient des fleurs, qui avaient l'aspect minable... mais ce qu'il avait senti alors ne ressemblait pas à ce qu'il ressentait à présent.

Il leur avait donné, sans doute, tout ce qu'il avait en poche

parce qu'il avait songé à sa vie misérable de jadis, mais jamais il n'avait demandé à connaître leur histoire, jamais il n'avait senti ce qui l'avait touché, en voyant la jeune bouquetière. Ils s'arrêtèrent devant le Clive-hôtel.

— Cela a bonne mine, fit Limiet.

— Entrons, fit Taupin. J'ai trop faim pour délibérer longtemps. Il entra, suivi de Limiet.

— Je n'ose pas entrer ici, fit la jeune fille.

— Et pourquoi pas ? Allons !

— L'on me chassera !

— Qui cela ?

— Les domestiques.

— En notre compagnie ? Je voudrais voir cela !

Il prit la jeune fille par la main et la mena dans la superbe salle à manger, où elle entra à pas hésitants. Les valets lui jetèrent d'abord des regards méfiants, mais Jeannot la fit prendre place entre Taupin et lui. La petite baissait constamment les yeux, tandis que Limiet commandait un solide repas.

Au début, la petite n'osait manger, mais encouragée par Jeannot et par Taupin, elle se rattrapa bientôt et mangea avec beaucoup d'appétit. Il était aisé de voir qu'il y avait bien longtemps qu'elle n'avait plus goûté de si bonnes choses. Une coupe de verres de vin vinrent colorer ses joues, et l'on s'aperçut qu'elle était vraiment une belle enfant. Ses yeux noirs scintillaient dans sa face ambrée, encadrée de longues boucles noires. Le dessert fut servi, et Limiet, qui venait d'allumer un gros cigare, dit :

— Allons, fais nous le plaisir de nous dire ce que tu es, car Jeannot n'a pu manger à cause de la curiosité.

— Et dites-nous quel est votre nom, ajouta Taupin.

— Victoire !

— Un beau nom ! Et ensuite ?

— Je n'ai qu'un seul nom.

— Oui, mais votre nom de famille.

— Victoire... Je n'ai pas d'autre nom.

— N'avais-je pas dit, reprit Limiet en wallon, qu'il ne fallait pas avoir confiance ! Elle ne veut pas faire connaître son nom de famille.

— C'est suspect, en effet ! fit Taupin.

— Dites nous, fit Jeannot, sans prendre garde aux dires de ses deux camarades, comment s'appelait votre père ?

— Je l'ignore.

— Comment cela ?

— Je ne l'ai jamais connu.

Cette réponse fut un coup de poignard au cœur de Jeannot.

Lui aussi n'avait jamais connu son père et ne le connaîtrait jamais.

— Et votre mère ? demanda-t-il.

— Elle s'appelle aussi Victoire.

— Mais son nom de famille.

— Victoire... Victoire... je n'en connais pas d'autre. Et comme elle voyait que Taupin et Limiet la regardaient avec défiance et que ce dernier haussait même les épaules, elle se mit brusquement à pleurer.

— N'insistons pas, fit Taupin en wallon.

Jeannot le regarda, les yeux colères, et lui dit d'un ton net :

— Que voulez-vous dire ?

— Mais ne vois-tu pas qu'on lui a fait la leçon et qu'elle ne nous dira que ce qu'on lui a soufflé.

— Je le crois aussi, confirma Taupin.

— Moi pas, fit Jeannot, Si vous n'avez pas d'intérêt pour la pauvre petite, rentrez à bord ! Je me tirerai d'affaire tout seul.

— Non, non, fit Taupin. Rien de cela. Demande à la petite qu'elle nous raconte. Nous écoutons avec attention, n'est-ce pas, Limiet ?

— Assurément.

Jeannot se tourna vers la petite, qui avait cessé de pleurer.

— Eh bien, Victoire, raconte-nous à présent comment il se fait qu'une petite française comme toi, se trouve à présent aux Indes anglaises, et y vend des fruits et des fleurs. Raconte-nous cela.

— J'ai seize ans, à présent commença Victoire, et je ne suis ici que depuis six mois. Mes autres années se sont écoulées à Paris et à Madrid. Je crois du moins que cette grande ville en Espagne s'appelait ainsi. Mon père était Espagnol... Ce que je vais vous raconter, m'est venu de la bouche de ma mère. Lorsqu'elle n'est pas ivre, elle est très bonne pour moi et me raconte beaucoup de choses de jadis. Mais cela arrive si rarement !

La jeune fille se remit, tandis que deux larmes lui glissaient sur les joues, elle reprit :

— Je disais donc que mon père était Espagnol... Il était d'une grande famille, qui avait beaucoup à dire, car l'un de mes oncles était gouverneur, ou quelque chose dans ce genre. Si je veux, je puis porter un titre ! me dit ma mère. J'ignore ce que cela veut dire, mais en tout cas mon père appartenait à une famille riche et devait être riche un jour.

— Vous êtes noble, fit Jeannot.

— C'est ce que disait ma mère, mais elle ajoutait que cela n'ajoutait pas un farthing à son pécule, et que des pauvres comtesses, c'est ainsi que cela se nomme, devaient vendre des fruits aussi bien que d'autres. Mon père était allé à Paris pour y prendre beaucoup

de choses dans une grande école, et pour devenir ensuite, lui aussi gouverneur ou quelque chose de pareil. Il habitait le premier étage d'une maison, où ma mère habitait le sixième. Elle était seule au monde...

Ses parents étaient morts jeunes et une tante l'avait élevée. Celle-ci l'avait fait à contre-cœur, parce qu'elle ne voulait pas que l'on dise que la fille de sa sœur avait été abandonnée aux soins de l'assistance publique... Elles étaient de trop bonne famille, disait-elle, pour faire l'objet de commérage... Vous voyez d'ici intervint Taupin, qu'une pareille femme, qui ne fait cela que pour éviter des médisances, ne doit pas avoir été une mère adoptive modèle.

Maman ne recevait que tout juste ce qu'il lui fallait pour ne pas mourir... était à peine vêtue convenablement, dormait dans une soupente... était battue pour la moindre incorrection, et aussi, dès qu'elle fut en état de le faire, à huit ans, je crois elle dut faire toutes la grosse besogne du ménage.

« Puisque je dois te nourrir, disait sa tante, il faut que tu travailles ! »

Heureusement, la femme lui apprit également à coudre, si bien qu'elle connaissait un métier, lorsqu'à l'âge de seize ans, elle s'enfuit, pour tâcher de pourvoir seule à sa subsistance... Elle trouva des gens qui s'intéressèrent à elle et qui lui procurèrent de l'ouvrage... En travaillant toute la journée et une partie de la nuit, elle avait de quoi vivre ! Comme ma mère me l'a dit, elle était très belle...

— Si vous lui ressemblez, ce doit avoir été le cas, fit Jeannot.

— Je lui ressemble comme deux gouttes d'eau, fit la jeune fille, quand elle avait seize ans... C'est du moins ce qu'elle m'a dit souvent. Le riche Espagnol et la pauvre ouvrière se rencontraient souvent sur l'escalier, et un beau matin, ma mère reçut un bouquet composé uniquement de violettes. L'étranger avait remarqué que ma mère apportait journallement un bouquet de violettes de deux sous, en revenant du magasin, chargée de la besogne de la journée. Chaque jour un bouquet pareil lui fut remis sans que le concierge eut pu lui dire quel était celui qui l'envoyait. Mais certain jour elle finit par dire à ma mère que les fleurs provenaient du riche Espagnol.

Dès lendemain, la petite couturière refusait les fleurs. Vers l'heure de midi, l'on vint frapper à sa porte et l'Espagnol entra. Il avait un bouquet à la main, et le déposa sur la table de travail de ma mère.

« Comme j'apporte le bouquet moi-même, j'espère que vous me le refuserez point ! »

Elle commença pourtant par refuser, mais comme il insistait, et

que ce refus semblait l'affecter beaucoup, elle finit par remercier, et plaça le bouquet dans un vase sur la cheminée.

Depuis lors, le jeune homme vint chaque jour, par apporter lui-même le bouquet. De jour en jour, les deux jeunes gens apprirent à mieux se connaître. Le soir ils faisaient une courte promenade, lorsque le jeune fille avait le temps, ou bien l'Espagnol l'accompagnait vers le magasin. Finalement, ils se sentirent amoureux l'un de l'autre.

Mon père quitta Paris et décida ma mère à l'accompagner à Madrid, où il la présenterait à sa famille, comptant l'épouser. Il tint parole. Ma mère raconte souvent que mes grands parents habitaient un splendide château, environné de parc et d'étangs et où il y avait plus de serviteurs qu'ils n'y a de portefaix à Calcutta. C'est là qu'il introduisit ma mère, et la pria de l'attendre dans une magnifique salle, toute dorée et scintillante de glaces. Il tarda longtemps... et lorsqu'il revint, son visage était rouge d'animation et ma mère remarqua qu'il avait pleuré.

« Viens, dit-il, quittez au plus tôt cette demeure, où habitent des gens au cœur de pierre. »

Ses parents avaient rusé de lui laisser épouser la petite ouvrière parisienne.

Mon père abandonna les siens, après une discussion violente avec son père. Il mena ma mère à Londres, où ils s'épousèrent quelque jours après. Ils n'avaient pas de moyens d'existence. Mère était décidée à revenir à Paris pour y chercher du travail, jusqu'à ce que mon père puisse être à même de trouver une occupation.

Qui sait ! Les parents changeraient peut-être d'avis ! Mais mon père ne l'entendait pas ainsi. La femme, disait-il, ne pouvait pas travailler, et il se sentait de force à lui faire la vie douce, sans qu'elle ait à subir de privations. A Londres, il trouva un emploi, qui leur permit de mener une vie retirée. Il était employé dans un bureau où il devait travailler de l'aube au soir, et il rentrait exténué, tous les soirs !

Il ne parvint pas à s'habituer à pareil vie, lui élevé dans le luxe, et qui jusque là, n'avait travaillé que pour son désœuvrement ! Il devint pâle, faible, malade, et finalement la phtisie le terrassa. Jamais il n'avait voulu s'adresser à ses parents pour les mettre au courant de sa situation et pour leur demander des secours. Quoique ma mère l'en suppliât, il refusa d'écrire un seul mot à son père.

C'est alors que je naquis... La misère se fit de plus en plus terrible, et le jour approchait où mon père devait être conduit à l'hôpital, tandis que ma mère et moi nous serions forcés de courir

en mendiant les rues de Londres.

Sans que mon père en sut quelque chose, elle écrivit une longue lettre à ses beaux-parents, dans laquelle elle expliquait la situation et leur demandait instamment d'intervenir.

Pas de réponse. Quelques jours après mon père fut conduit à l'hôpital. Il dut y faire connaître son nom et un... comment cela se nomme-t-il... qui s'occupe des affaires d'un pays étranger... c'était aussi un riche Espagnol...

— Un consul ? demanda Jeannot.

— Oui, c'était là son titre, vint le voir et lui promit de s'occuper de nous.

L'homme écrivit lui aussi à mes grands parents, pour leur exposer notre situation, et pour leur dire que mon père se trouvait à deux doigts de la mort... tandis que sa femme et sa fille allaient être réduites à la plus atroce misère.

Le consul reçut une courte réponse dans laquelle mon grand-père lui disait qu'il se trompait sans doute, parce qu'il n'avait pas de fils. Mon père mourut à l'hôpital. Le consul d'Espagne dit alors à ma mère qu'il était impossible que nous restions plus longtemps à sa charge, mais lui offrit l'argent nécessaire pour retourner à Paris.

C'est ainsi que ma mère, avec quelques francs et un enfant de quelques semaines, revint dans la capitale française. A peine mon père avait-il succombé, que ma mère fut atteinte, pour plusieurs jours, de folie complète... lorsqu'elle fut quelque peu guérie, elle voulut à toute force mettre fin à ses jours.

Plus d'une fois, m'a-t-elle dit, elle m'a saisie, pour aller se jeter dans la rivière... Mais diverses circonstances, sans compter l'instinct de la conservation, l'avaient empêchée de mettre son plan à exécution. Lorsque le consul lui eut donné l'argent du voyage, elle résolut de vivre, et elle s'attacha de plus en plus à une idée qui lui était venue.

Arrivée dans la capitale, elle me confia à des gens de la campagne, où je passai les deux plus heureuses années de ma vie. Les gens étaient pauvres, il est vrai, mais je recevais à manger à ma faim, ils me traitaient avec douceur, et j'étais libre, toute la journée, d'aller vagabonder dans les champs...

Je ne m'en rappelle plus rien, bien entendu, mais c'est ma mère qui m'a tout raconté cela, disant que je croissais comme une fleur vivace, en plein champ...

Deux années s'écoulèrent, au cours desquelles ma mère s'échina à gagner notre subsistance, et à mettre quelque francs de côté. Certain jour, elle vint me visiter, chez mes parents adoptifs ; elle ne me permit pas de la quitter, et m'embrassait sans cesse.

Vers le soir, au moment de son départ, elle donna aux braves

gens l'argent pour deux mois de pension, à l'avance, et leur dit qu'elle allait en voyage pour quelques jours. Deux, trois quatre mois s'écoulèrent... et les paysans n'entendirent plus rien, de la part de ma mère... Ils prirent des renseignements à Paris, où on leur dit que ma mère n'était pas rentrée dans sa chambre, et que le peu de meubles qu'elle possédait avaient été vendus.

Les braves gens étaient par trop pauvres pour m'élever sans pension, car ils avaient peine, eux-mêmes, à nouer les deux bouts. Pourtant, ils me gardèrent encore deux mois, mais, comme, après ce temps, ma mère n'avait pas encore donné signe de vie, ils me menèrent à l'institut des enfants abandonnés.

J'y passai six longues années. Je ne vous dirai rien des souffrances que j'ai endurées là... Précocité, j'avais compris ce que d'ordinaire ne saisissent pas les enfants de cet âge, et, comme j'étais, au surplus, très sensible, j'ai souffert beaucoup... J'avais deux grandes douleurs : ma mère ne se faisait plus voir, et j'étais presque persuadée qu'elle avait mis fin à sa misérable existence... Je m'étiolais à défaut des tendres soins qu'il me fallait et que les paysans m'avaient prodigués... Certain soir, je ne l'oublierai jamais, une femme parut à l'hospice... On me conduisit auprès d'elle... Je ne la reconnus pas au premier abord, mais lorsqu'elle m'adressa la parole, je compris que c'était ma mère.

Elle me serra contre son cœur, et je crois bien que c'est là le moment le plus doux de mon existence. Elle venait me reprendre, et deux jours après, je quittai l'hospice avec elle. Ma mère habitait une petite chambre toute noire, au dernier étage, dans une de ces grandes bâtisses des faubourgs de Paris, où végétaient des dizaines de ménages...

C'est là qu'elle me conduisit. Un homme que je ne connaissais pas était accoudé à la table. Il avait une longue barbe noire et me dit quelques mots, d'un ton dur... Je ne le compris point, et il continua de manger...

— C'est là ton père, me dit ma mère. Il faut être gentil avec lui... Embrasse-le donc.

Embrasser cet homme ? Mon cœur se soulevait !

Et cet homme était mon père ? Ma mère me prit par la main et me conduisit vers lui.

— Embrasse-le ! répéta-t-elle.

L'homme me tendit son visage hirsute, et j'y posai les lèvres, hâtivement. Une grande répulsion s'empara de moi, envers lui. J'éclatai en sanglots. Ma mère avait épousé cet homme. Que s'était-il donc passé ?

Triste histoire ! Dès que ma mère avait réuni la somme nécessaire, elle avait pris le train pour aller retrouver son beau-père...

Je l'ai su après, de la bouche de son second mari, qui lui en faisait un reproche. Elle s'était présentée sous un faux nom, et avait réussi à être introduite auprès du vieux gentilhomme. Mais dès qu'elle eut dit pourquoi elle venait, et qu'elle lui eut dit son nom, mon grand-père lui tourna le dos et quitta l'appartement. Elle voulut le poursuivre, mais un valet l'en empêcha et lui dit :

— Madame, mon maître vous prie de quitter immédiatement le château.

— Non, non ! Je reste jusqu'à ce que j'ai obtenu ce qu'il me faut ! Les moyens d'élever comme il le faut la petite-fille de votre maître !

— Au besoin, je devrai avoir recours à la force... Croyez-moi, il est de votre intérêt de vous éloigner sans plus insister.

Après avoir regardé partout si on ne le surveillait pas, le valet ajouta :

— Notre maître a un cœur de pierre... il n'y a rien à faire. Partez !

Un moment, ma mère voulut quitter le palais. Elle hésitait... mais elle songeait à mon malheureux sort, et elle s'écria :

— Non, non ! Je viens pour mon enfant, et je ne m'en vais pas sans avoir reçu satisfaction !...

Un deuxième valet parut, jeta un regard de dédain sur ma mère, et dit d'un ton rude à l'autre valet, qui semblait être sous ses ordres :

— Est-elle encore là cette femme ?

Et comme l'autre ne bougeait pas :

— Faut-il que je l'éloigne moi-même ?

Et il s'approcha de la porte, désigna le vestibule et cria :

— Allons, houp ! Sortez !

La brutalité de cet individu avait brisé la résistance de ma mère.

Epuisée, les larmes aux yeux, tremblant sur ses jambes, elle quitta le palais. Le premier valet, qui semblait ressentir quelque compassion lui dit, l'ayant suivie dans le parc :

— Où habitez-vous ?

Ma mère lui indiqua la maison qu'elle occupait depuis son arrivée.

— Ne partez point, tout n'est pas encore perdu !

— Que voulez-vous dire ?

— Je vous visiterai tout à l'heure, et nous reparlerons de votre avenir et de la façon dont votre fille pourrait recevoir ce qu'elle est en droit de recevoir.

Ma mère rentra, et quelques minutes après, le valet, qui s'appelait Alfonso, se présenta devant elle.

— Moi aussi, lui dit-il, j'ai beaucoup à souffrir de l'homme cruel qui vous a jeté à la porte. Ma mère a nourri un des fils du

comte, et j'étais son frère de lait. Aussi longtemps que la comtesse a vécu, je fus traité comme le compagnon, comme l'égal du petit noble, et l'on avait décidé de me donner une bonne éducation.

Mais à peine était-elle morte, que le vieux rompit toutes les promesses faites à elle, et c'est à grand-peine que je parvins à obtenir un emploi de domestique, au château.

Les premières années, alors que le jeune comte était là, mon existence fut assez douce. Mais à peine mon frère de lait était-il parti, pour poursuivre ses études, que le vieux me chercha noise de toutes manières, et me rendit la vie impossible. J'ai eu beaucoup de patience, parce que je suis né ici et que je ne quitterais pas avec plaisir ce palais et cette contrée où vivent mes souvenirs d'enfant... Mais la coupe finit par se remplir, et la moindre goutte suffit alors à la faire déborder. Cette goutte est venue... c'est] son attitude vis-à-vis de vous, et je viens vous demander de nous venger tous deux, et de quitter l'Espagne.

L'histoire était-elle vraie ? Était-ce un mensonge, pour l'amener à faire ce qu'il allait lui proposer. Ma mère ne savait. Mais au moment, où sans ressources, abandonnée, elle se trouvait dans cette grande ville étrangère, elle accepta la main qui lui était tendue, comme un naufragé saisit une épave.

— Eh bien, demanda Alfonso, êtes-vous disposée à m'aider ?

— Mais que voulez-vous faire ?

— Faire rendre gorge au vieux. Je lui enlèverai d'abord ce qu'il faut, et nous fuirons ensuite.

— Vous comptez le voler ?

— Le vieux ne vole-t-il pas sa petite fille, en la réduisant à la misère. Il n'ignore pourtant pas qu'elle est l'enfant de son propre fils ?

— Il le sait...

— Je ne vous demande pas de participer au vol... Je saurai bien me tirer d'affaire tout seul... pourvu que vous me promettiez de rester quelques jours ici, et de cacher ce qui aura été volé.

Au début, ma mère ne voulut rien entendre, mais l'homme parvint à la convaincre, et elle se décida à faire ce qu'il exigeait d'elle. Le désespoir et la fureur contribuèrent à cela.. Alfonso réussit dans son entreprise... Trois jours après l'entrevue, il sortit, la nuit, de sa chambre, se glissa dans les couloirs du château, put atteindre sans faire le moindre bruit dans la chambre du vieux comte, qu'il baillonna et ligotta.

Dans l'après-midi, il avait eu soin de couper les fils de la sonnerie électrique, si bien que le gentilhomme avait sonné en vain.. Alfonso savait où trouver les clefs du coffre-fort, qui se trouvaient dans le tiroir de la table de nuit. Le voleur parvint donc à ouvrir

LE TOUR DU MONDE

de deux enfants de Liège
GRAND ROMAN INEDIT



Le Rossai

Jeannet

Librairie L. OPDEBEEK rue S^t Willebrord 47 ANVERS

AUCTOR

LE
TOUR DU MONDE

de deux enfants de Liège



LIBRAIRIE L. OPDEBEEK

57, RUE ST-WILLEBRORD

ANVERS.

1911.

TABLE DE MATIERES.

	Page
La Fuite	4
Un enfant volé.	8
En route !	13
Une nouvelle existence	21
L'émule de Sherlock Holmes	28
John M. Steadily et son domestique	33
Nouveau retard.	40
Le hasard et Monsieur Limiet	46
Le yacht « The Sea Mew »	73
Le crime du Capitaine Onion	85
La tempête	101
Où Monsieur Limiet reparait	112
Une aventure de Taupin.	124
Une découverte du Rossai	142
Dix mètres de laiton	150
Le nouveau sultan des Ouyambas	168
C'était écrit...	185
Une constitution, un aéroplane et une émeute	202
Le bot de Mister John Steadily.	217
Un étrange Anglais	225
L'Avenir du Rossai.	240
Au camp boer	240
Où Jeannot devient un héros	264
Où était resté Monsieur Limiet	273
Vers le pôle Sud !	286
Le pôle Sud	310
Le Roi du pôle Sud	323
L'histoire du docteur Emile Dorango	331
Où l'on parle de Jeannot et d'un serpent, de Potard et d'un pachy- derme préhistorique	344
Vers l'Océan !	354
Comment Taupin ressuscita et ce qu'il apprit	371
Paul Potard et le trésor	400
Vers Auckland !	416

Comment le Rossai prouve que Taupin n'a point rêvé	431
Ce qui se passa à Bangkok	446
Chasse aux tigres et chasse aux millions	458
Où le Rossai s'égare	475
Chez les étranglens	490
Le gamin des rues et la bouquetière	507
Kaerloff, le nihiliste	534
Un nouveau Robinson Crusoë	560
Où nous retrouvons les survivants du Victoria	586
Aux mains des Russes	608
A Londres	624
Une femme de cœur	630
Les hannis	656
Le plan échoué	702
Libres !	727
Une vieille connaissance	737
A Kobdo	748
Une aventure à Kasgar	752
Les aventures de Paul Potard	758
La dernière aventure de Taupin, du Rossai et de Limiet	766
A Liège	792
Tout est bien qui finit bien	798
